

Arielle Maurin

UN REGARD BLEU ABSENT

Récit

Edition Scripta

À mes trois garçons.

Je vous aime.

Le fruit du mal

*Comme le fruit du mal,
On m'avait posée là.
Comme une histoire banale,
Qui n'intéresse pas.
J'aurais voulu qu'on m'aime,
Et plus encore aimer,
Mais par ce vœu suprême,
J'avais trop demandé.*

Martine de Normandie

(Ce poème, écrit par ma tante Martine
en 1959, résonne en moi.)

Prologue

Cette histoire vraie naît à l'été 1959 dans un petit coin de Normandie, un endroit où la nature est aussi brute et rude que les gens qui vivent là. Elle se déroule dans un village du Calvados entouré de vaches et de prés salés où les bâtisses faites de pierres aux murs épais ont pour vocation de protéger la centaine d'habitants du hameau des intempéries dictées par une météo capricieuse. Je m'appelle Arielle et voici mon histoire.

Chapitre 1

Enfances volées

Hélène est une belle demoiselle de presque dix-huit ans, ses yeux sont d'un beau bleu perçant et ses cheveux d'un joli brun foncé. La jeune fille réside à La Roseraie, un lieu-dit rattaché au village de Praville, où elle habite chez ses parents avec ses sœurs et ses frères. Le foyer est tenu par Rose, sa mère, dotée d'un fort caractère et qui a été élevée par des parents agriculteurs de religion catholique.

Augustin, son père, est un homme doux aux yeux bleu tendre. Il a perdu ses parents alors qu'il n'était âgé que d'une dizaine d'années. Devenu orphelin, il a été placé dans la ferme de son oncle qui n'a engendré que des filles. Pour le père de famille, cette petite main était la bienvenue, pour lui qui n'avait pas eu de fils.

À l'âge de quatorze ans, Augustin se forme aux métiers du bois en entrant comme apprenti chez un menuisier-charpentier installé sur la commune de Saint-Martin-Rinard. En 1932, il se marie avec Rose, et de cette union naîtront dix enfants.

C'est par un délicat matin de printemps que la vie

d'Hélène bascule. Elle enfourche sa bicyclette, puis roule sur les petites routes de la campagne normande. L'air frais si caractéristique du pays lui caresse le visage. Après avoir parcouru quelques kilomètres, son pneu crève. Embêtée, elle se rend, son vélo à la main, chez Jean, le réparateur qu'elle connaît bien, à quelques pas de là. Lorsqu'elle arrive à l'atelier de l'artisan, elle découvre que le mécanicien des cycles n'est pas seul.

— Bonjour, Jean, la roue de mon vélo est à plat, peux-tu la réparer ? lui demande-t-elle d'une douce voix.

— Oui, bien sûr, je vais te le faire maintenant.

L'homme qui se trouve avec lui doit avoir environ trente ans, il est blond, ses yeux sont bleus et il possède le corps d'un athlète. Il observe celle qui deviendra ma mère sans rien dire – il doit certainement la trouver jolie. Au bout de quelques minutes, il rompt le silence :

— Comment vous appelez-vous ? lui lance-t-il.

— Hélène, répond timidement la jeune fille qui trouve l'homme assez beau, avec son faux air de Jean Marais.

Ils se regardent dans le bleu mélangé de leurs yeux.

Jean ne semble pas dupe de ce rapprochement, et sur le ton de l'humour, il dit à la demoiselle :

— Louis ferait un bon mari pour toi, non ?

Gênée, Hélène esquisse un sourire discret. Puis tous trois se mettent à discuter de tout et de rien, Hélène récupère son vélo puis s'en va en saluant les deux hommes de la main.

— Merci, Jean, à bientôt. Au revoir, Louis.

Hélène est une jeune fille insouciante. Elle ne connaît pas grand-chose de la vie. Elle a été élevée par des parents aimants mais stricts, à cheval sur les valeurs. Peu après cette rencontre, elle décide de se rendre à une fête foraine avec une de ses copines. D'ordinaire, Rose, sa mère, ne la laisse pas sortir facilement, alors cette fois, elle compte bien prendre le temps de s'amuser. Elle est en train de discuter avec son amie quand soudain, elle aperçoit l'inconnu rencontré chez Jean. Il est là, un peu plus loin avec ses copains. Lorsque leurs regards se croisent, Louis se détourne de son groupe et vient la saluer.

— Bonsoir, Hélène, tu vas bien ? lui demande-t-il.

— Bonsoir, Louis, répond-elle timidement.

Il ne lui laisse pas le temps de dire autre chose, il enchaîne :

— Venez avec nous !

Les deux jeunes filles acceptent de le suivre et de rejoindre les autres. Hélène et Louis passent la soirée ensemble, ils apprennent à mieux se connaître, une idylle naît entre eux ce soir-là.

Louis habite à Briville avec ses parents. Il est le quatrième enfant d'une famille qui en compte dix. Ses sœurs et ses frères ont quitté le foyer pour voler de leurs propres ailes. Les époux travaillent sur le domaine d'une grande exploitation agricole, ils sont logés ainsi que leur fils dans la maison du gardien de la propriété. En effet, le couple s'est laissé emporter par l'alcool, et ils ont dû vendre leur ferme. Ce fléau leur fera d'ailleurs perdre tous leurs biens.

Hélène découvre que son bel amoureux participe à des courses cyclistes régionales, elle est heureuse de se rendre sur les manifestations sportives et fière de l'apercevoir sur son vélo de course, pédalant à vive allure à la recherche du meilleur temps de l'épreuve, vêtu d'un short cycliste noir et d'un maillot près du corps, ce qui lui donne une belle prestance.

Dès que l'occasion se présente, Hélène et Louis passent du temps ensemble. La pilule, dans ces années d'après-guerre, n'est pas autorisée. Il faudra attendre le vote de la loi de décembre 1967, proposée par le député Lucien Neuwirth – qui se sera battu pendant de nombreuses années pour cette cause – pour que la pilule contraceptive arrive progressivement sur le marché français et donne la liberté aux femmes de notre pays d'être mère quand elles le souhaitent.

Aussi, ma mère tombe rapidement enceinte. Dépassée par la situation, elle ne sait comment faire, elle n'est même pas encore majeure (à cette époque, la majorité était fixée à vingt et un ans) et elle se demande comment l'annoncer à sa mère. Rose est une fervente catholique, et il est sûr qu'elle n'acceptera jamais que sa fille soit une fille-mère. Cela constituerait une véritable insulte pour sa famille.

Au bout de trois mois de grossesse, Hélène ne peut faire autrement que d'annoncer l'événement. Elle prend son courage à deux mains, puis fait cette révélation à sa mère, avec appréhension. Quand elle entend les mots prononcés par sa fille, Rose s'inquiète immédiatement du qu'en-dira-t-on. L'avortement est puni par la loi ! (Et ce sera le cas jusqu'à ce que la loi Veil soit votée, en janvier 1975.) Et

puis, Rose est une femme pieuse : cette solution clandestine qui libérerait sa fille de ce mauvais pas, elle ne peut même pas l'envisager. La seule issue possible est de lui faire passer l'anneau au doigt.

Mon ascendante maternelle informe sur-le-champ Hélène qu'elle devra se marier sans délai, la crainte qu'elle soit montrée du doigt, dans cette région où les gens sont très pratiquants, est sa première préoccupation. Obéissante et amoureuse, Hélène fait savoir à Louis qu'ils devront passer devant M. le maire et s'unir sans tarder, mais mon père en devenir ne l'entend pas ainsi. Fuyant ses responsabilités, il refuse de se marier. Fort mécontente de sa réaction, Rose enfourche son vélo Solex noir et part à sa rencontre, en avalant la dizaine de kilomètres sur sa machine infernale avant d'arriver sur son lieu de résidence.

Une fois sur place, elle stabilise son vélo à moteur en sortant la béquille de son logement, puis va toquer à la porte du gardien. Un individu, dont l'attitude hautaine laisse penser qu'il est l'homme de confiance du propriétaire, apparaît dans l'encadrement de la porte cochère. Après avoir salué l'intendant, elle demande à parler à celui qu'elle considère déjà comme son gendre. Quelques instants plus tard, Louis se présente. Rose ne s'embarrasse pas de longues phrases, elle lui dit les politesses d'usage, puis va à l'essentiel :

— Ma fille est enceinte de vous ! Vous devez assumer les conséquences de vos actes, vous n'avez pas d'autre option que de l'épouser ! L'ultimatum est posé, aucune négociation n'est possible.

Louis reçoit la demande insistante de mon aïeule maternelle en restant stoïque. Par son attitude, il laisse entendre à Rose qu'il ne souhaite pas convoler. Dépitée par son comportement, mon ancêtre repart à califourchon sur son vélo Solex, sans avoir pu obtenir le *oui* tant espéré.

Peu de temps après cette visite inattendue, Louis fait à nouveau savoir à ma grand-mère qu'il ne souhaite pas se marier. Mais Rose est une forte tête qui ne renonce pas si facilement. Il devra se marier avec Hélène, il le faut, avant que les gens ne s'aperçoivent qu'elle attend un enfant. Elle se rend donc à la rencontre des futurs beaux-parents d'Hélène, pour leur demander de convaincre leur fils de s'unir à sa fille.

À force de ténacité dans ses démarches, elle finit par obtenir l'accord de Louis. Enfin ! L'honneur d'Hélène est sauf, et celui de la famille aussi, pense-t-elle. La noce étant officiellement annoncée, Augustin s'attelle à la tâche. Il choisit un bois résineux et, sous ses mains d'artisan, naissent une table et deux bancs qui aideront le futur couple dans son aménagement.

Le mariage est organisé à la hâte. C'est une cérémonie simple fixée un jour de printemps 1960, en accord avec le prêtre du village. Un seul cliché est pris ce jour-là : Hélène et Louis prennent la pose sur le parvis en granit gris de l'église de Praville. Pas de grande robe blanche pour la jeune mariée, vu les circonstances, elle porte un tailleur clair et, sur sa tête, semble avoir été vissé un petit chapeau à la Jacqueline Kennedy. La photo noir et blanc est prise de trop loin pour que l'on puisse y lire les expressions des visages.

Les jeunes époux emménagent dans une petite maison, Hélène dispose avec fierté dans la pièce à vivre la table et les deux bancs en pin fabriqués par son père. Derrière les carreaux de la fenêtre de la cuisine apparaissent deux têtes d'hortensia. Hélène n'aime pas ces grosses boules colorées qui lui semblent indiscrètes en venant ainsi coller leurs pétales aux vitres.

Très vite, la jeune épouse découvre à ses dépens le vrai visage de celui qui partage sa vie. Louis est un homme imprévisible, dérangé et d'une violence extrême. Il ne boit pas, mais il est souvent pris de pulsions incontrôlables de fureur. Quand il part au travail, il enferme sa femme à clé dans la chambre pour qu'elle ne sorte pas. Le soir, lorsqu'il rentre, il cherche n'importe quel prétexte pour se disputer avec elle et les coups partent. Par la force des choses, ma mère devient progressivement soumise, prisonnière de la folie de cet homme auquel elle vient de lier sa vie. Elle est si jeune ! Comment se défendre ?

Elle subit ce quotidien sans se plaindre, la peur lui interdit de parler. Bien entendu, elle ne peut faire part de sa souffrance à ses parents, elle a trop honte. Peu à peu, Louis l'emprisonne dans la culpabilité. En cette époque d'après-guerre, les esprits sont encore fermés, et chacun se garde bien de se mêler des affaires des autres. Quelques mois après le mariage de mes parents, à la fin de mai 1960, ma sœur aînée voit le jour. Ils lui donnent le prénom d'Abigail.

Puis les grossesses s'enchaînent, à vive allure, sans qu'elles soient désirées. Hélène met au monde une autre petite fille au mois de juillet 1961, Annabelle. L'année suivante, Hélène et Louis deviennent parents d'une

troisième fille, moi. Je vois donc le jour en plein mois d'août 1962, je m'appelle Arielle.

Le climat violent dans lequel Louis plonge notre famille ne cesse de croître, mes sœurs et moi grandissons dans ce foyer où règne la terreur. Alors que je ne suis encore qu'un bébé de six mois, lorsque Louis rentre le soir, il prend un malin plaisir à s'essuyer les pieds exagérément sur le paillason devant la porte d'entrée, afin que je m'aperçoive de sa présence. Dès que mon regard se pose sur mon géniteur, je me mets à hurler si fort qu'Hélène est obligée de m'emmenner chez la voisine, afin que j'accepte de prendre mon biberon dans un endroit où je me sens en sécurité.

Louis gardera ce même rituel au fil des ans. Si je suis à table quand il rentre à la maison, je reste la tête baissée, je suis tétanisée, impossible de la relever. Et il se réjouit visiblement de me voir ainsi terrorisée.

Mon père frappe tellement ma mère qu'elle finit, très affaiblie, par en tomber malade. Elle contracte la polio, une maladie aiguë grave. Sa jambe est atteinte. Elle réapprend à marcher en même temps que je fais mes premiers pas, mais la maladie la laisse boiteuse.

Louis, qui est un homme abject, profite de sa différence physique pour la rabaisser :

— Je ne veux pas m'afficher avec toi, j'ai honte de ton handicap !

*

Notre demeure est située à trois kilomètres de la maison de nos grands-parents maternels. Notre mère parcourt cette distance presque tous les jours avec nous, ses trois filles, en poussant une poussette-landau. Mes sœurs et moi sommes heureuses d'aller chez mémère Rose et pépère Augustin, ils sont gentils.

Rose a une jolie voix de grand-mère, rassurante pour des enfants. Elle a connu, alors qu'elle n'était encore qu'une jeune maman, la Seconde Guerre mondiale et le débarquement des Alliés sur les côtes normandes en juin 1944 sous le commandement américano-britannique avec à sa tête le Général américain Eisenhower. Elle n'est pas le genre de femme à se laisser impressionner. Ma grand-mère élève un tas d'animaux, des vaches, des ânes, des poules et leurs poussins... Chez elle, c'est un véritable paradis pour les enfants !

La mare aux canards se situe à l'angle de la maison, bâtie en pierre de pays. La plupart du temps, deux ou trois ansériformes à cou blanc et à plumes bleu-vert se dandinent autour du plan d'eau. Les ânes se trouvent dans un enclos en face de la demeure. Rose éprouve un amour sans borne pour ces équidés. Dans le prolongement de l'enclos, des lupins, des dahlias, des rosiers de différentes couleurs s'épanouissent aux beaux jours.

Le recoin de la pièce principale de la maison de mes grands-parents est alloué à mon arrière-grand-mère maternelle. C'est une dame qui répond au prénom d'Alice et qui passe la plupart de son temps dans son lit, la tête calée sous un oreiller posé sur un traversin. Mémère Alice est vêtue d'une robe en coton de couleur noire à petits pois

blancs. On appellera cette toile tissée, bien des années plus tard, *le tissu de grand-mère*. Quelquefois, mon aïeule maternelle est assise dans un fauteuil, et il arrive que soit posée sur sa tête une coiffe normande, confectionnée par les mains expertes d'une dentellière.

Noeline et Bernatine, les deux plus jeunes sœurs de ma mère, n'ont que huit et neuf ans de plus qu'Abigail. Elles sont comme des grandes sœurs pour nous, nous les appelons *les petites tatas*.

Augustin est un grand-père doux à l'œil rieur, il a installé son atelier de menuiserie dans la grange, c'est son domaine, nous n'y rentrons pas. Il fabriquera des caissons en bois pour y loger les enceintes de son plus jeune fils, Bertrand.

Chez eux règne la sécurité, et sans que nous en ayons bien conscience, cela nous aide un peu à nous construire.

Le travail à la ferme demande de l'organisation. Rose prépare la pâtée pour ses canards. À l'aide d'une machine de fabrication artisanale à manivelle, elle coupe des orties en glissant les végétaux sous la lame. Abigail est observatrice. Elle n'a que trois ans, mais rien ne lui échappe. Ma grand-mère s'absente un instant, alors la grande dit à la plus jeune :

— Mets ton doigt ici.

L'aînée tourne la manivelle et le petit morceau de chair tombe. Annabelle pousse des cris. Rose arrive en courant et comprend tout de suite le drame qui vient de se produire en voyant le majeur d'Annabelle décapité et en sang. Elle cherche le bout du doigt manquant dans les orties hachées et le trouve. La deuxième née est emmenée

précipitamment à l'hôpital avec son greffon, elle n'a que deux ans. Le chirurgien lui recoud son morceau de doigt et la greffe prend, parce que la section s'est faite au-dessus de l'articulation.

*

L'été 1964 s'installe, il fait chaud. Hélène et Louis ont envie de prendre l'air, ils se rendent, en nous emmenant, mes sœurs et moi, à une foire de village. Lorsqu'ils arrivent, mon père gare sa voiture. Hélène et Louis s'aperçoivent alors que je dors à l'arrière, ils décident de me laisser me reposer, puis se dirigent vers les stands de la fête paysanne. Ils ne pensent plus à moi. Lorsqu'ils reviennent après un bon bout de temps, je ne vais pas bien du tout, je suis prise de vomissements. Sur le chemin du retour, Hélène demande à Louis de prendre la direction de chez ses parents. Au volant de l'auto, mon père se dirige donc vers La Roseraie. Une fois sur place, Rose constate que mon état n'est pas normal. Elle informe sa fille qu'il serait raisonnable d'appeler un médecin, mais Hélène, qui n'a que vingt-deux ans et sort tout juste de convalescence, est déjà lasse de sa triste vie. Elle ne réagit pas. Alors, mémère Rose saisit le téléphone et compose le numéro de son toubib :

— Docteur Vrigan, pouvez-vous venir à La Roseraie en urgence ? Ma petite-fille ne va pas bien du tout ! Elle est prise de vomissements et de diarrhées.

Une fois le combiné du téléphone raccroché, le médecin de campagne parcourt en voiture les deux kilomètres qui

séparent son cabinet médical du lieu-dit. Il stoppe son véhicule devant la demeure, récupère sa sacoche en cuir sur le siège passager puis entre dans la maison et m'ausculte. C'est alors qu'il s'exclame :

— Il faut hospitaliser cette enfant de toute urgence, elle est en état de déshydratation sévère !

Je suis donc conduite précipitamment à l'hôpital. Après les premiers examens au service des urgences, le diagnostic est sans appel : il ne me reste que deux heures à vivre si je ne reçois pas de soins immédiatement !

Je reste hospitalisée deux semaines. Quand ma mère vient me rendre visite, je me mets à pleurer. De ce fait, les infirmières lui conseillent de ne pas venir tous les jours. Elles lui rapportent que je pleure dès qu'elles ouvrent les volets, que je veux rester dans le noir. Elles lui précisent aussi que je semble fermée, car je ne souris jamais, ce qui les interpelle.

Martine, la plus jeune sœur de mon père, vient me rendre visite au service pédiatrique. Elle a dans sa poche un biberon pour donner à son fils. Elle me rapportera bien plus tard que je n'avais d'yeux que pour le biberon, car je n'y avais pas droit.

Au bout d'une semaine d'hospitalisation, je commence à esquisser quelques sourires, ce qui rassure le corps soignant. Je retrouve peu à peu une sensation de sécurité, mais personne ne peut soupçonner ce qui se déroule dans le foyer dans lequel j'évolue. Quand je serai un peu plus grande et qu'Hélène me grondera, il lui arriva de me dire :

— C'est normal que tu sois désagréable ! Quand tu étais

petite, tu es allée à l'hôpital car tu avais le sang pauvre, les médecins te l'ont remplacé par celui d'un vieux bonhomme.

L'idée d'avoir reçu le sang d'un vieillard me met mal à l'aise. Et je croirai longtemps que j'ai été transfusée vers deux ans, sans en connaître le motif. Il faudra que j'atteigne l'âge de cinquante-quatre ans pour connaître la vérité, grâce à Noeline, que je vois épisodiquement.

*

Les mois, les années se suivent, la violence physique que Louis inflige à ma mère ne cesse de croître. Il use aussi d'un vocabulaire des plus bas pour insulter toute la famille. Dès que nous passons un peu trop près de lui, il nous fait déguerpir avec des gestes dégradants et en nous regardant avec méchanceté. Nous sommes toutes les quatre prises dans une nasse avec ce monstre ! Hélène, qui craint de révéler le comportement odieux de son mari à ses parents par crainte de représailles, ne sait comment agir pour se libérer de ce piège.

Nos parents sont locataires de notre lieu d'habitation, le propriétaire veut le récupérer pour y loger sa fille, je dois avoir trois ans. Hélène et Louis vont devoir trouver un toit dans un autre village, car Ernest, le père de Louis, a la réputation d'être un homme peu fréquentable, et les propriétaires de la commune refusent de louer un de leurs biens à son fils ou à sa belle-fille.

C'est à reculons qu'Hélène quitte Praville. Grâce à Martine, nos parents trouvent une maison en location à

Corteau, une bourgade située à quinze kilomètres de chez nos grands-parents, où vivent une centaine d'habitants. Notre oncle Aimé, le mari de Martine, possède un garage au cœur du village. Leur habitation se trouve à cinquante mètres de notre nouveau logis.

Nous découvrons notre nouvelle demeure : elle est bâtie en pierre de pays, son toit est en ardoise. Devant la maison, il y a une petite cour par laquelle nous accédons à un lopin de terre, nous l'appellerons *le jardin d'en bas*. Dans ce dernier, quelques marches ont été façonnées dans le coteau afin d'accéder à la parcelle supérieure, nous l'appellerons *le jardin d'en haut*. Après avoir poussé la porte du logis, on découvre à droite la cuisine, et dans le prolongement, la chambre parentale. À gauche de l'entrée se trouve le cellier, dont le sol est en terre battue. Sont entreposés, au fond de ce local, une barrique pour stocker le cidre brut, et un tonneau, devant cette dernière, pour contenir le cidre doux. Louis suspendra aux poutres les cadres de ses vélos de course en souvenir de son parcours de cycliste amateur.

Face à la porte d'entrée s'impose à la vue un grand escalier en granit gris. Une fois gravies les marches et franchi le palier, à droite s'ouvre la grande chambre, et à gauche un débarras au plancher en bois en piteux état. Au-dessus du premier étage, il y a le grenier.

Ma mère n'aime pas cette maison, elle la trouve lugubre. Nous nous installons dans notre nouvelle vie. Hélène, qui n'a pas le permis de conduire, part à pied jusqu'à l'arrêt de bus à cinq cents mètres de notre demeure, afin de se rendre sur le marché de Verville, la grande ville la plus proche de notre habitation. Notre mère nous confie à notre

tante Martine.

Dans sa demeure, à l'étage, sont réalisés des travaux et la rambarde de l'escalier n'est pas encore posée. La sœur de mon père me dit :

— Je veux bien que tu grimpes les marches, mais quand tu seras arrivée en haut, fais attention, ne t'approche pas du bord car il n'y a pas de garde-fou !

Moi qui suis craintive d'habitude, cette fois-là, je tente l'expérience. Je monte au premier niveau. Une fois sur le palier, j'avance sur un peu plus de deux mètres en longeant la trémie, puis je fais un quart de tour sur moi-même en direction du vide et je me penche pour vérifier si c'est dangereux, comme l'a dit Martine. Je perds l'équilibre et tombe la tête la première, et mon menton vient heurter les marches en béton. En entendant mes cris, Martine arrive précipitamment. Elle s'aperçoit que ma blessure est sérieuse, alors elle appelle le docteur du village en urgence.

En attendant son arrivée, elle m'installe sur la table de la cuisine et me glisse un oreiller sous la tête. Une fois sur place, l'homme du savoir médical me fait plusieurs points de suture. La plaie cicatrise au bout de quelques semaines, mais je garde une belle empreinte, en souvenir de ce jour.

Hélène est à nouveau enceinte. Elle donne naissance à une autre petite fille en juillet 1965, qu'elle prénomme Lison. Deux ans après, en mars 1967, c'est un petit garçon qui vient au monde, il répondra au prénom d'Hubert. Ce nouveau-né sera le dernier de notre fratrie.

Quelques jours après la naissance de mon frère, Odile, la femme qui vient soulager Hélène dans les tâches ménagères, sort de notre demeure et m'aperçoit en train de jouer dans la cour, alors elle s'approche de moi puis elle me demande :

— Tu es contente d'avoir un petit frère ?

Je la regarde sans rien dire. Ne voyant aucune expression sur mon visage, elle me fixe puis elle lâche :

— Mais tu devrais être contente d'avoir un petit frère, tu n'as que des sœurs !

À l'intonation de sa voix, je me sens obligée de lui répondre que oui. Pourtant, je ne ressens rien à l'intérieur de moi, car à quatre ans et cinq mois, je devine déjà que les enfants sont une charge pour Hélène et des souffredouleur pour Louis.

Lison est une petite fille enjouée, blonde comme les blés avec de jolies boucles, elle fait penser à Boucle d'or. Lison aime le beurre, et dès qu'Hélène a le dos tourné, elle s'empresse d'ouvrir le réfrigérateur. Elle s'empare de la plaquette et croque dedans, avant de la remettre à sa place, incognito. Quand ma mère saisit la demi-livre de gras posée sur une grille dans le réfrigérateur et qu'elle y découvre l'empreinte de petites dents, elle s'exclame :

— Ah non ! Lison est encore passée par là !

Cette petite sœur est la seule qui trouve grâce aux yeux de Louis, il l'épargne de sa méchanceté. Tous deux s'amuse beaucoup ensemble. Parfois, il arrive que Lison se mette devant le poste de télévision alors que mon père regarde une émission. Ce dernier lui dit alors :

— Lison, pousse-toi de devant la télé !

Ce à quoi ma sœur répond :

— Je fais le *ching* !

Et ils rient ensemble.

L'épicerie du village est tenue par Jacqueline et Jean-Marc. Pour s'y rendre, il faut traverser la route nationale réputée dangereuse. Un jeune garçon de notre école a perdu la vie sur cette voie, renversé par un camion de chantier le jour de la naissance d'Hubert. Tata Martine était arrivée la première sur les lieux pour secourir la petite victime, mais hélas, il était trop tard.

Mes sœurs et moi franchissons ce bitume plusieurs fois par jour pour aller à l'école ou pour nous rendre à l'épicerie, quand notre mère nous le demande. Il arrive que notre tante nous aperçoive prêtes à fouler le macadam depuis la cour de sa maison, qui se situe devant juste devant la route nationale. Elle nous crie alors :

— Attendez mes petites ! Je vais vous aider à traverser.

Une fois passées de l'autre côté, nous empruntons un raidillon qui descend sur dix mètres avant d'accéder à la boutique. Après avoir poussé la porte, la plupart du temps nous tombons sur un seau blanc en plastique posé à même le sol, et dans lequel trempent des harengs dans leur saumure. En arrière-plan sur des étagères en bois sont disposés des paquets de café et de chocolat en poudre de la marque du Vieux Pêcheur. Sur chaque contenant est apposée une photo d'un vieux marin emmitouflé dans un ciré, la tête légèrement inclinée et le visage buriné, dont le regard fatigué laisse

entendre que l'homme a travaillé dur toute sa vie pour gagner son pain quotidien.

Le présentoir qui se trouve à côté de la caisse enregistreuse est rempli de paquets de gaufrettes, dans lesquels ont été glissées des images cartonnées aux contours dentelés, représentant des chanteurs vedettes du moment. Au fond du magasin sont empilés des barils de lessive dans lesquels sont dissimulés des cadeaux. Sur le côté, une balance à aiguille trône sur une planche de bois, ainsi qu'une boîte dans laquelle sont logés des poids en laiton de différentes tailles. J'aime me rendre dans cette boutique, elle me fait penser à la caverne d'Ali Baba.

Notre quotidien dans notre foyer ne cesse d'évoluer vers plus d'insécurité. Louis use à notre rencontre d'insultes dégradantes en patois normand, si vulgaires que la plume de mon stylo refuse de poser ces grossièretés sur le papier. Dans sa folie, il prend un malin plaisir à nous broyer psychologiquement. J'ai beaucoup de taches de rousseur, comme ma mère, et avec une ironie malsaine, il nous surnomme *les truites*.

Mon géniteur a toujours des regards remplis de méchanceté à me lancer, alors, au moment des repas, ma mère m'a réservé la place la plus éloignée de lui, sur la rallonge de la table de la cuisine. Un dimanche, alors que nous sommes tous attablés et que nous mangeons le *poulet-frites dominical*, Louis sort son Opinel de sa poche, puis il tend un bras et saisit la livre de pain posée sur la table. Il la retourne et, de la pointe de son couteau, dessine une croix en effleurant le dos de la miche de campagne, en

signe de reconnaissance envers Dieu. Puis il m'en coupe une tranche. Mon père attend que je le remercie, mais je reste muette, car je n'ose ni regarder ni m'adresser à cet homme qui me terrifie. Il me dit, sur un ton brutal :

— Alors, qu'est-ce qu'on dit ? Merci, mon chien ?

Dans ma tête d'enfant, je me donne l'ordre de lui répondre tout de suite avant qu'il ne s'en prenne à moi. Je réponds donc : « Merci, mon chien », sans avoir conscience de la signification de mon remerciement. De peur que ma réponse ne déclenche une crise de violence de la part de mon géniteur, ma mère intervient aussitôt en expliquant que je n'ai pas réalisé ce que je venais de dire. Mon père voit mon visage apeuré, ça l'excite. Il est sur le point de faire ce qu'il aime tant faire : proférer des injures à mon endroit et me faire sortir de table. Hélène insiste, je suis trop jeune pour pouvoir avoir conscience de la signification de mes mots. Finalement, il n'ira pas plus loin et même en rira. Mes sœurs feront de même, sans savoir pourquoi. Ma mère, elle, aura un petit rire, de soulagement plutôt que d'amusement.

*

Une à une, les années s'égrènent et Hélène reste enfermée dans cette vie qu'elle déteste. Elle n'aime pas l'homme avec qui elle est mariée, il la fait trop souffrir, mais elle n'est pas encore suffisamment affirmée pour pouvoir s'échapper de ses griffes. Nous ne parvenons pas à nous épanouir dans notre foyer, nous nous rendons bien compte qu'Hélène ne nous témoigne pas d'affection, ce qui se traduit par l'absence de dialogue, de mots gentils, de bras

qui s'ouvrent. Dans ma tête de petite fille, je me dis que ma mère est trop malheureuse pour pouvoir nous témoigner de l'amour.

Une nuit, alors que je fais un cauchemar, je me réveille et me mets à pleurer. Hélène se montre en colère après moi, parce que je l'ai réveillée au beau milieu de la nuit. Elle monte le grand escalier en granit froid puis, au moment où elle pousse la porte de la chambre, elle me crie dessus :

— Espèce de sonnée¹ !

J'aurais tellement aimé qu'elle me rassure en me prenant dans ses bras ! Mais mes sœurs, mon frère et moi ne connaissons jamais ces moments d'affection. Je n'ai que six ans, mais déjà s'imprègnent insidieusement en moi des souffrances psychologiques. Même si je suis trop jeune pour me douter qu'un jour elles ressurgiront.

Plus nous avançons dans notre vie et plus Hélène s'exclame souvent :

— J'en ai marre de ces mômes !

Tout simplement, elle ne nous aime pas, nous sommes le fruit d'une relation avec un homme qu'elle maudit. Nous évoluons dans ce climat glauque, nous ne savons pas ce qu'est l'amour d'un père, l'amour d'une mère. Quand je serai adulte, voir de jeunes papas dans les rues de Paris prendre soin de leurs enfants et imaginer qu'un père puisse avoir de l'attention pour sa progéniture me paraîtra incroyable, presque impossible.

Pour nous reconforter, nous profitons de l'attention de

¹Folle.

nos grands-parents. Le jeudi, jour où nous n'avons pas classe (nous sommes à la fin des années 1960), nous allons souvent passer la journée chez Rose et Augustin. Nous attendons avec impatience M. Levasir, l'épicier ambulante. Au son du klaxon de sa fourgonnette, qui se fait entendre au bout du chemin, nous sortons de la maison en courant. Le TUB Citroën se gare dans la cour.

— Bonjour, Rose ! Alors, vous avez vos petits-enfants, aujourd'hui ? lance le marchand en coupant le contact.

— Bonjour, Henri. Eh oui !

M. Levasir descend de sa boutique montée sur roues, puis serre la main que Rose lui tend. Ensuite, il se dirige vers les deux portes arrière de son véhicule. Nous ne disons rien, mais nous savons que les petites sucreries roses se trouvent à l'intérieur de la fourgonnette, dans un panier en osier posé sur une étagère. Nous restons collés aux jupes de notre grand-mère. Alors Rose dit :

— Je vais vous prendre de la *fouace*² et des petits cochons roses en sucre.

Nous trépidons en voyant M. Levasir glisser les sucreries dans un *coffin*³ en papier kraft. Elles sont nos madeleines de Proust. Notre grand-père qui, la plupart du temps, vaque à ses occupations à deux pas de son logis, profite de ce tumulte pour faire une pause et se rendre dans la cuisine. Il y prend sa place de patriarche, au coin de la table en bois de style campagnard.

Une fois l'épicier parti, nous rentrons précipitamment

²Fougasse.

³Cornet de papier.

dans la maison et retrouvons pépère Augustin dans la pièce à vivre. Notre grand-père nous regarde avec un œil rieur, tout en buvant son cidre bouché dans une tasse de style normand, ornée de son ruban orange traditionnel encadré de deux liserés noirs.

— D’abord, tout le monde s’assied et chacun est sage ! dit Rose.

Nous ne nous faisons pas prier. Sans dire un mot, nous sautons sur les chaises autour de la table de la cuisine, tout en mangeant déjà des yeux les sucreries que Rose tient dans ses mains. Alors arrive le moment tant attendu : notre grand-mère nous distribue les petits cochons roses en sucre, avec le pain dont la mie est divinement tendre. Rose est une gentille grand-mère !

Quand nous allons leur rendre visite, le dimanche, Hélène prépare les *habits du dimanche*. Elle étale sur son lit quatre petites robes roses et quatre petits chemisiers blancs à volants, puis une petite chemise blanche sur laquelle a été rapporté un jabot, un short et un gilet bleu marine, sans manches, en Tergal. Ensuite, elle nous aide à faire notre toilette et à nous habiller, puis elle sort de l’armoire de sa chambre trois poupées mannequins vêtues des robes confectionnées par ses soins et qui n’ont le droit de sortir que le dimanche. Hélène tient à donner une bonne image de sa famille. Comme on dit dans cette région, il faut être *bien mis*. Enfin nous partons chez nos grands-parents, en nous engouffrant dans l’ID Citroën beige pilotée par Louis. Pendant la durée du voyage, les deux chiens en cuir de velours marron installés en guise de décoration sur la plage arrière de l’auto hochent leur tête au gré des

déformations de l'asphalte.

Rose, qui est très pieuse, nous emmène sur le pont du chemin de fer qui n'est pas très loin de sa maison.

— Vous voyez, c'est par ici que passe le train quand je vais à Lourdes.

C'est bientôt l'heure où le train doit surgir du décor, nous sommes tous impatients de le voir, il arrive ! Alors j'ouvre grand mes yeux à la recherche du nez du train. Ça y est, je le vois ! Il grossit au fur et à mesure qu'il s'approche. Soudain, il est là ! Je bouche mes oreilles, le grand ruban passe sous le pont dans un bruit assourdissant, accompagné d'un grand déplacement d'air, et en un rien de temps, il est déjà au loin. Alors, je me prends à voyager dans ma tête d'enfant. Lourdes, c'est très loin, parce que mémère Rose l'a dit. Ces moments magiques nous permettent de connaître un peu de bonheur.

Nous passons aussi du temps chez notre tante Martine. Contrairement à notre père, Martine a les cheveux brun foncé, bouclés par une permanente, et les yeux noisette. C'est une femme charpentée et énergique, qui s'occupe de la partie administrative du garage de son mari. Aimé lui a aménagé un bureau au-dessus de son atelier où elle prend des notes sur un calepin orné d'un logo bleu Igol, offert par un fournisseur qui fait le commerce d'huiles pour moteurs de voiture, et sur lequel Aimé a laissé l'empreinte d'un de ses pouces, imprégné de cambouis.

À la fin de chaque mois, Martine ouvre le livre de comptes du garage et fait le point sur les sommes dues par

certaines clients, restées par oubli (ou pas) dans leur portemonnaie. Une fois séparées les factures honorées de celles en souffrance, elle part à la chasse aux impayés au volant de sa 2 CV Citroën bleu-gris, emmenant une de nous pour cette mission qu'elle a baptisée *la tournée des grands-ducs*.

Martine a l'amour des mots, elle a écrit un petit poème qui a été primé à un concours, et que la presse locale a fait paraître dans son journal, elle en est tout heureuse. Notre institutrice nous fait même apprendre un de ses poèmes, sur le thème des roses :

Destin des roses

*J'ai cueilli une rose ce matin,
Elle était belle comme une fée,
Que l'on trouve chez les lutins.
Toute baignée de rosée,
Dans sa belle robe de satin,
Comme ses sœurs les roses,
Elle était née beauté en juin,
Condamnée à peine éclore,
À mourir fanée demain.*

*Martine de Normandie
(Poème écrit en 1965)*

Quand ma tante entend le tintement de la cloche de l'église du village qui égrène les heures, elle aime nous conter, de sa voix chantante :

Il est sept heures mon cœur

Elles sont sonnées mon adorée

Elles sonneront demain mon petit lapin

Elles ne sonneront plus bougre de tortue !

Cela nous fait rire.

Les jours de pluie sont fréquents en Normandie, aussi tonton Aimé, glissé dans sa combinaison de travail bleue aux manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes et imprégnée de cambouis, a-t-il installé de vieux sièges de voiture récupérés sur des carcasses d'auto dans son garage, afin que tous les gosses du bourg puissent se mettre au sec quand il n'y a pas de véhicule en réparation.

Nous aimons nous retrouver avec nos amis dans cet atelier transformé en salle de réunion juvénile. Nous nous racontons des histoires d'enfants, assis sur les banquettes vétustes en nous pliant de rire c'est alors que les murs du garage se renvoient les rires, amplifiés par le vide de la pièce, de cette marmaille qui se tord les tripes.

Comme nous habitons à deux pas de la demeure de mon oncle et de ma tante, je vais souvent leur rendre visite. Nous regardons la télévision en soirée, ou bien Aimé sort la boîte de petits chevaux, que j'appelle alors *le jeu de dadas*. Il en place le contenu sur la table de cuisine en

Formica vert, chacun choisit la couleur de sa tête de cheval, puis nous passons du bon temps à jouer en lançant les dés sur le plateau en carton.

Un jeudi matin, alors que je viens rendre une petite visite à ma tante, cette dernière m'annonce qu'elle attend des invités. Elle vient de sortir un gâteau du four qu'elle laisse refroidir sur la première marche de l'escalier. Martine m'avertit :

— Attention, si tu vas à l'étage, n'oublie pas ma pâtisserie !

Quelques instants plus tard, n'y pensant plus, j'ouvre la porte et je mets le pied en plein milieu du nanan.

— Ce n'est pas grave, me dit Martine en rigolant.

La sœur de mon géniteur est une femme de cœur, et l'incident ne sera pas rapporté à l'extérieur. Heureusement pour moi ! Martine est une maman qui aime s'occuper de ses enfants. En face de sa demeure, elle a aménagé dans un abri en pierre une maisonnette pour sa fille. Je viens souvent rejoindre ma cousine Anna dans sa maison lilliputienne, avec mon nounours sous le bras et dans l'autre main, un sac rempli d'habits de bébé. La jeune propriétaire du minuscule logis me fait asseoir sur un des petits sièges disposés devant une petite table, puis nous jouons à la dînette et à la poupée pendant des après-midi entiers.

L'été, je pars quelquefois avec sa famille passer deux ou trois jours en bord de mer. Nous allons retrouver la caravane que Martine a stationnée sur un terrain de camping. Nous

grimpons tous les cinq dans l'Ami 6 grise, propriété d'Aimé, et une fois arrivés sur place, le premier travail réservé à mon oncle est de déplier une tente et d'amarrer la toile au sol, à l'aide de sardines, à proximité du logis monté sur roues. Quand il a vérifié que l'ensemble de la maison de tissu tient bien au sol, nous nous y installons, Anna, son frère, Damien, et moi, pour y passer la nuit.

Le lendemain, nous partons à pied avec Martine faire les courses à la supérette Égé du bord de mer. À l'extérieur de la boutique, des bouées en plastique enfilées sur une corde à linge comme un collier de perles XXL se balancent au gré du vent. Des seaux accompagnés de pelles et de râtaux en PVC attendent sagement preneur. Dans un pot assez haut sont exposés des moulins à vent de toutes les couleurs, montés sur des tiges en bois. Je regarde ces petites hélices en forme de fleurs tourner sous la force du vent, tout ouïe au bruit si caractéristique qu'elles produisent sous l'action d'Éole.

Pendant ce temps, Martine fait un tour à l'intérieur de l'échoppe, un panier en paille coincé sous un bras, puis elle s'arrête devant un présentoir rempli de sandalettes en plastique transparent. Ces sandales, conçues pour marcher dans l'eau et sur les rochers, n'ont pas grâce à mes yeux, je les trouve laides. Tata Martine s'approche de la commerçante :

— Bonjour, madame, je vais vous prendre trois paires de sandalettes de plage et des épuisettes.

Ma tante a remarqué quelques minutes plus tôt que mon œil aurait aimé caresser d'un peu plus près un moulin à

vent. Elle ajoute alors :

— Mettez en plus trois moulins à vent, s’il vous plaît.

Mon cœur d’enfant tressaille en entendant cette commande. En sortant de la supérette, quel bonheur pour moi de tenir ce petit trésor dans mes mains !

Puis nous reprenons tous les quatre le chemin du littoral, qui mène à la maison de villégiature, Martine en portant son panier dont les anses sont tendues sous le poids des courses, et mes cousins et moi en courant et en tenant à bout de bras les tiges en bois des moulins à vent, dont les petites hélices bigarrées s’affolent sous la force d’Éole.

*

À la maison, nos journées sont rythmées par notre scolarité et nos retrouvailles avec nos copines et nos copains sur la place du village. J’aime aller à l’école, bien que le milieu détestable dans lequel je grandis empêche mon cerveau d’être réceptif à la totalité des apprentissages. Mais déjà, mes préférences vont vers la peinture et la poésie. M^{me} Ropy, notre institutrice, utilise des bûchettes en bois pour nous aider à mémoriser le calcul mental. Elle demande à chaque élève de revenir pour le cours d’arithmétique avec des petits fagots.

Je pars donc à la recherche de ces branchettes autour de notre maison. Lorsque je les ai trouvées, je m’applique à les couper à la même taille, puis je constitue des tas de dix unités, vingt unités, etc., reliées par un élastique. Lison, qui elle aussi doit faire des fagots de bûchettes, va à son tour dans le jardin du bas à la recherche des bouts de bois.

Mais elle ne voit pas le trou dans le sol, recouvert par des orties. Elle tombe dedans ! Elle en sort aidée par Hubert, puis arrive dans la maison en pleurs, une multitude de piqûres d'orties sur le corps.

Quand la classe est terminée, nous rentrons à la maison pour goûter. Nous nous installons dans la cuisine, nous asseyant sur les chaises disposées autour de la table en Formica gris clair, puis notre mère sort cinq bols du buffet de même style, sur le dessus duquel est posée une céramique qui représente deux flamants roses encadrant une pendule. Cette terre cuite glacée est précieuse pour notre mère ! Il est interdit d'y toucher.

Les jattes déposées sur la table par Hélène sont ornées d'une vache. Nous nous battons, mes sœurs, mon frère et moi, pour obtenir le bol sur lequel figure le bovin le plus à notre goût et qui, le lendemain, ne nous plaira déjà plus : chacun de nous cinq en convoitera un autre.

Après avoir bu notre lait et mangé nos tartines beurrées, nous partons retrouver notre bande d'amis sur la place du village. Notre vocabulaire ferait hérisser les cheveux d'un professeur de français ! Nous portons des pantalons *carreautés* (à carreaux), dans le ciel nous apercevons *une* avion. Nos affaires, nous les rangeons dans une *bouéte* (une boîte). Par temps de pluie, nous portons un *perimper* (un imperméable).

Dans le bourg, nous jouons avec nos camarades à tous ces jeux de gosses qui laissent en mémoire des parfums d'enfance pour une vie entière. Puis, quand l'heure du

dîner sonne, chaque mère appelle sa progéniture afin qu'elle s'en retourne à son foyer.

Nous étions de beaux enfants, joyeux et pleins de vie. Nous ne laissions rien paraître de nos souffrances quand nous étions à l'extérieur.

L'homme qui porte une veste ainsi qu'un couvre-chef bleu réglementaire fait sa tournée quotidienne. Il sort de sa sacoche en cuir qu'il porte en bandoulière une lettre, et la dépose dans la boîte aux missives vissée à un piquet de bois à l'entrée de la cour de notre maison. Hélène, qui a aperçu le facteur s'arrêter devant la boîte aux lettres, va relever le courrier, puis elle se dirige vers moi :

— Tiens, c'est pour toi.

Je prends l'enveloppe rose dans laquelle une feuille de même couleur attend d'être lue. Elle émane de La Roseraie, c'est Bertrand, mon parrain, qui me l'a envoyée. Je suis si fière d'avoir reçu une lettre ! (Malheureusement, cinquante ans après cet envoi, le souvenir de son contenu s'est effacé de ma mémoire.) Je prends soin de la ranger sur le dessus de la cheminée, à proximité de mon lit. Régulièrement, je sors la feuille manuscrite de son écrin de papier rose, puis je m'assieds sur ma couche et regarde les signes écrits à l'encre noire, qui s'entrelacent pour former des mots, je trouve cela très beau. Sans le savoir, je suis déjà attirée par la mélodie des mots.

Nous serons arrachés au peu qui nous était cher quand nous quitterons notre maison, sans savoir que nous n'y reviendrions jamais.

Pendant les vacances scolaires, mon oncle vient me chercher seule – car je suis sa filleule – au volant de sa Renault 5 rutilante pour passer une journée chez mes grands-parents. Ce jour-là, quand j’ouvre la portière côté passager et que j’entre dans son véhicule, je me sens tellement fière de l’attention qu’il me porte.

Ce n’est un secret pour personne, Martine a la plume facile ! Abigail et Annabelle en profitent pour lui demander de rédiger leurs rédactions.

— Je n’ai pas le temps, mes petites, j’ai ma cuisine à préparer et le ménage à faire !

— On va le faire, tata, ton ménage, et ta cuisine aussi !

Ma tante se laisse amadouer. Elle prend son stylo et laisse glisser les mots sur le papier puis, une fois l’écrit terminé, elle s’affaire à ses tâches domestiques. À l’école, les lignes noircies par Martine sont offertes par mes sœurs à quelques-unes de leurs copines. L’institutrice, qui n’est pas dupe, dit :

— Il me semble que quelques élèves ont la même inspiration pour rédiger leur rédaction !

*

La féerie de Noël s’installe dans l’enceinte scolaire, un sapin de plusieurs mètres de haut est érigé. Le tout dernier jour de classe de l’année écoulée, un banquet est préparé et servi par la municipalité. Nous mangeons, avec les aînés du village, le plat régional traditionnel : le poulet à la

crème. Les grandes et les petites sections se placent devant le tableau noir sur lequel ont été crayonnés des dessins de Noël, et chantent la chanson de Tino Rossi, *Petit Papa Noël*, pour les personnes du troisième âge. Un homme du patelin, fier d'avoir été choisi par notre enseignante, se cache sous un habit rouge et blanc confectionné bénévolement par une couturière du village. Pour parfaire sa parure, il pose sur le bas de son visage une barbe blanche montée sur un élastique, et sur sa tête un bonnet rouge. Une fois paré, l'heureux élu frappe trois coups à la porte de la salle scolaire qui est en fête. Le silence se fait immédiatement dans la pièce. M^{me} Ropy fait quelques pas en direction du battant, puis ouvre la porte sous l'œil curieux de chaque convive. C'est alors qu'apparaît l'individu, et tous les enfants se mettent à crier :

— Le père Noël, le père Noël !

L'homme qui vient du Grand Nord et qui a laissé son traîneau et ses rennes imaginaires dans la cour de l'école tient sur son dos, à la manière d'un charbonnier, une *pouque*⁴ en guise de hotte, remplie de petits trésors. Après avoir salué les enfants, dont certains pleurent à la vue de ce drôle de personnage, il va s'asseoir dans un grand fauteuil, puis chaque élève défile devant l'homme du Grand Nord qui occupe ses rêves à la fin de chaque année, jusqu'à l'âge de raison.

Le père Noël remet à chaque écolier un sabot en chocolat dans lequel un petit Jésus en sucre dort sur un morceau de carton de couleur or. Il ajoute à la gourmandise

⁴Sac en toile de jute servant pour l'acheminement du courrier postal.

des boules de chocolat en papillote et des clémentines. Que de merveilleux souvenirs d'enfance !

M^{me} Ropy, qui possède le permis de conduire, emmène les gosses du patelin à tour de rôle par groupes de cinq dans sa Ford Capri rouge, afin de leur faire découvrir les décorations de Noël de la grande ville. C'est un moment que j'attends avec fébrilité. Mon tour venu, je monte dans l'auto de l'enseignante et je fais en sorte de me retrouver assise côté vitre, afin de ne rien manquer du spectacle. Quand le coupé Ford de l'institutrice entre dans les rues illuminées de Verville, je suis émerveillée par les décorations de Noël et en extase devant les automates. Dans ma tête d'enfant, tout n'est que rêves et scintillements sans fin.

*

La pluie tombe dru, il fait sombre. Hélène se tient debout et immobile comme une statue devant la fenêtre de sa cuisine. Son regard bleu est comme absent. Elle veut échapper à cette vie qui la ronge, mais comment s'y prendre ?

Louis a ses crises de violence plutôt le soir, une fois que ma mère nous a mis au lit à l'étage. Dès que j'entends les éclats de voix, je ne peux m'empêcher de descendre, me précipitant dans l'imposant escalier en granit froid. Je m'engouffre dans la cuisine comme une tornade et ce que je vois me marque jusque dans ma chair. Du haut de mes sept ans, je vois mon père frapper ma mère, il la tient par le col de sa robe de chambre en flanelle rose et la brutalise en l'insultant. Je m'interpose entre eux, j'implore mon

père d'arrêter tandis que ma mère m'ordonne :

— Remonte te coucher !

Je refuse, je ne bougerai pas tant qu'il ne l'aura pas lâchée.

Lorsqu'il a déversé sa violence et sa haine sur Hélène, Louis part se coucher. C'est alors seulement que je m'autorise à gravir l'escalier qui mène à la grande chambre, sous l'œil de ma mère qui reste silencieuse. Puis, après avoir poussé la porte, je me glisse dans mon lit et finis par m'endormir, sans avoir conscience que ma tête et mon corps d'enfant viennent encore de s'imprégner d'angoisses qui me perturberont toute ma vie.

Hélène tombe malade, il faut l'hospitaliser car elle a des calculs dans les reins, elle nous confie à nos grands-parents. Nous restons à La Roseraie pendant quelques semaines. Rose nous scolarise à Praville. Un matin, au moment d'enfiler mes habits pour me rendre à l'école, ma grand-mère veut me faire porter une jupe sur un pantalon en fuseau. Je refuse mais Rose, qui est une forte tête, insiste :

— Si, cela se fait d'enfiler une jupe sur un pantalon *fuselé* !

Mais moi, je ne suis pas du même avis que mon ascendante maternelle. S'engage alors un bras de fer entre elle et moi – je ne me souviens plus qui de nous deux a gagné la partie.

M^{lle} Lavigne, l'institutrice de Praville et donc notre maîtresse, à mes sœurs et à moi, pour quelques semaines, décide de faire faire une expérience à ses élèves. Elle apporte dans sa classe des pots en verre récupérés chez elle, puis elle donne à chaque enfant un morceau de coton hydrophile et un bocal. Chaque écolier s'applique à disposer un matelas douillet au fond de son pot en verre, puis il y dépose une graine de haricot vert sur laquelle il place une couverture de ouate blanche. Les jours suivants, à peine passé le seuil de la porte de la classe, chaque élève va coller son nez sur son récipient, à la recherche du moindre morceau de verdure. Mais rien ! La couverture de ouate n'est pas défaite. S'agirait-il d'une supercherie ou d'une farce de la part de M^{lle} Lavigne ?

Puis un beau jour apparaît le petit bout de végétal tant attendu qui grandit, grandit si vite chaque jour, pour finalement, quelque temps après... être jeté aux poules.

Le jeudi, nous passons du temps avec nos grands-parents. Un de ces jours de repos, Rose nous trouve une occupation pour passer l'après-midi. Elle dispose sur la table de la cuisine plusieurs pelotes de laine et sort d'un étui des aiguilles à tricoter.

— Cet après-midi sera consacré au travail manuel ! Annabelle, viens, je vais t'enseigner les bases du tricot.

Ma sœur, qui n'est pas motivée pour apprendre les points endroit et les points envers, s'éclipse de la cuisine sans faire de bruit, franchit le seuil de la porte d'entrée et prend la clé des champs. Alors, Rose se tourne vers moi :

— Bon, eh bien, Arielle, je vais te donner ton premier cours de tricot.

Fière de cette attention portée sur moi, je m'applique à poser des boucles de laine sur mes aiguilles, sous les instructions et l'œil attentif de mon aïeule. Au moment du coucher, je me glisse dans le lit de mes grands-parents, car il n'y a pas assez de lits pour tout le monde dans la maison. Je dors entre mémère Rose, qui prend le temps de natter ses cheveux avant d'aller au lit, et pépère Augustin, qui dépose sa casquette sur la patère fixée sur le mur de l'entrée de la maison avant de passer par la salle d'eau pour se glisser dans une chemise de nuit puis de prendre la place qui lui est réservée dans le lit. Une fois tous trois installés, je m'endors dans la sérénité.

*

À la fin de chaque année scolaire, un voyage est organisé. La directrice d'école et sa collègue décident de nous faire passer une journée sur une plage qui se trouve à une centaine de kilomètres de Corteau. C'est un moment que tous les écoliers attendent avec impatience. Quelques semaines avant que le grand événement n'arrive, le bruit de la machine à coudre se fait entendre à la maison. Hélène, qui a une formation de couturière, nous confectionne pour l'occasion des robes d'été. Le tissu sur lequel son choix s'est porté est bleu marine à gros pois blancs. Elle prépare les bâtis de toile de coton pendant que nous sommes en classe, puis, lorsque nous revenons de l'école, nous faisons les essayages des robes fautilées, qu'Hélène a

montées dans l'après-midi avec des épingles. Ces dernières nous piquent les bras et le cou au moment où nous nous glissons à l'intérieur du tissu. Pour mes deux sœurs aînées, Hélène réalise un jabot sur le devant de la robe. Pour la mienne, c'est une cravate.

Quand le grand jour arrive, quand l'instant vient d'enfiler nos vêtements confectionnés de manière artisanale, nous entrons dans un grand état d'excitation. Une fois que nous sommes habillées, Hélène prépare nos pique-niques, puis elle nous accompagne jusqu'au bourg où des familles ont déjà pris place sur le trottoir devant l'épicerie, en attendant que le grand bus affrété par la municipalité pointe le bout de son nez.

Le monstre monté sur roues fait alors son apparition, au ralenti. Le chauffeur stoppe sa machine devant la boutique située à quelques mètres de l'école. À sa vue, tous les gosses poussent des cris de joie. Le pilote descend les trois marches de l'autocar, discute quelques instants de la planification de la journée avec M^{me} Ropy puis, une fois les formalités réglées, nous nous engouffrons avec nos copines et nos copains d'école à l'intérieur du bus, dans un joyeux chahut et sous le regard des parents restés sur le trottoir, dont certains regardent leurs gosses comme s'ils n'allaient jamais revenir.

Après que la directrice a compté et recompté les enfants, la porte de l'autocar se referme au son de l'air comprimé. Notre chauffeur tourne la clé de contact, et le bruit ronronnant du moteur se fait entendre. Puis il desserre le frein à main du monstre, passe la première vitesse, fait de grands gestes circulaires en faisant glisser ses mains sur le

volant de sa machine pour la déloger de son stationnement. L'autocar avance alors lentement sur la chaussée, comme une danseuse dans sa boîte musicale. Nous partons vivre une belle journée d'été qui restera gravée pour toujours dans le classeur de nos souvenirs d'enfance.

*

C'est à nouveau une soirée qui se meurt dans la violence. Mes sœurs et moi sommes dans nos lits à l'étage, et des éclats de voix nous parviennent. Dans ma tête d'enfant, je me dis : *Oh, non, pas encore !* Je soulève d'un geste rapide la couverture posée sur moi, puis me glisse hors de mon lit. Abigail me lance :

— Laisse-les se disputer ! On en a marre, c'est leur affaire !

Arrêtée dans mon élan par l'intervention de ma sœur aînée, je me recouche puis me cache sous mon drap en me bouchant les oreilles, afin de faire le vide dans ma tête. Mais au bout de quelques minutes, je perçois les sons qui arrivent d'en bas, et tout à coup, une force intérieure que je ne peux maîtriser m'extirpe de mon lit. En moins d'une minute, je me retrouve entre ma mère et mon père, à implorer ce dernier de cesser de lui porter des coups. Comme chaque fois, Hélène me dit :

— Remonte te coucher !

Et comme chaque fois, je ne bouge pas tant qu'il ne l'a pas lâchée et ne pars me recoucher que lorsque Louis est allé lui-même au lit – toujours sous l'œil d'Hélène qui reste silencieuse. Cette scène se reproduira malheureusement de trop nombreuses fois. D'ordinaire, je

ne m'approche jamais de mon géniteur, et ce sont les seuls moments de ma vie où je me trouve si près de lui physiquement, car tout mon être alors me pousse à lutter contre cette injustice inacceptable.

*

L'été s'installe. Mémère Rose prend chez elle ses petits-enfants à tour de rôle, elle en a beaucoup. Nous nous retrouvons avec nos cousins et nos cousines, c'est le paradis des jeux d'enfants. Nous attachons au tricycle de notre plus jeune cousin une patte de lapin, avec de la ficelle qui sert aux bottes de foin. Il commence à pédaler, voit la patte qui le suit, se met à pleurer. Il pédale alors plus vite pour la perdre et la patte suit son allure, il hurle. Nous sommes tous morts de rire. Rose arrive, elle enguirlande tout le monde.

Notre grand-père a pratiquement fini de réparer une charrette qui repose sur ses bras, et un cousin a l'idée lumineuse de nous faire tous monter dedans. La charrette, sous le poids des gosses, bascule de l'autre côté, et elle est endommagée. Pépère Augustin, qui est d'un naturel si tranquille d'habitude, nous réprimande sévèrement.

Nous partons aussi quelquefois avec *les petites tatas* (nos jeunes tantes) déplacer les piquets de la clôture électrifiée pour les vaches. Noeline nous demande de tous nous tenir par la main, elle prend le fil, et c'est le dernier de la chaîne qui reçoit la faible décharge. Les rires partent en voyant la tête de celui qui s'est fait piéger.

D'autres fois, nous nous risquons à pousser la porte de

la chambre de Bertrand, quand il se trouve au pensionnat où il poursuit des études supérieures. Il a accroché sur les poutres du plafond sa collection de paquets de cigarettes, ça m'impressionne, il y en a beaucoup !

Le soir, nous mettons en cachette des feuilles de houx entre les matelas et les draps des lits de nos jeunes tantes, et nous attendons avec impatience qu'elles se couchent. Le moment attendu arrive ! Elles s'exclament alors :

— Ah ! mais c'est quoi, ça ?

Tout le monde rit, chacun s'endort dans la quiétude.

Chaque année, la grande fête foraine, la Sainte-Agnès, prend ses quartiers à trente kilomètres de La Roseraie. Mes jeunes tantes ont décidé de s'y rendre. Nous voulons tous les accompagner. Elles sont dépassées par la situation, car nous sommes trop nombreux. Il est décidé que seules Abigail et deux cousines un peu plus âgées que ma sœur seront de la sortie. Nous râtons tous en allant nous coucher. Le lendemain, pour se faire pardonner de ne pas nous avoir emmenés, Noeline et Bernatine nous offrent des petits ours en peluche achetés à la foire. Ces souvenirs d'enfance, je les chéris, ils m'accompagneront jusqu'à la fin de ma vie.

*

Pour une fois, l'ambiance est presque paisible à la maison. Hélène est aux fourneaux. Une douce odeur de cuisine se répand dans la pièce. Louis se trouve à côté de ma mère, mes sœurs et mon frère jouent à des jeux

d'enfants sans leur prêter attention. Mais moi, j'ai toujours une antenne invisible déployée. Je m'aperçois qu'Hélène et Louis parlementent en me regardant, je me demande bien ce qu'ils se disent. L'instant d'après, ils simulent une dispute. Immédiatement, je m'avance dans leur direction et me tiens déjà prête à protéger ma mère. Alors mes parents se mettent à rire, puis Hélène me dit :

— Mais non, c'est pour de faux !

Un sentiment de douleur surgit en moi.

Quand Louis est dans ses mauvais jours, il lui arrive de tous nous mettre à la porte de chez nous, dans la nuit noire. Un de ces soirs où nous nous retrouvons tous dehors, Hélène ne sait pas où aller. Le bruit d'une voiture sur la route se fait entendre, elle vient vers nous. Tout le monde se cache derrière la haie pour ne pas être vu. Une fois la voiture passée, ma mère pense à chercher de l'aide. Elle aperçoit de la lumière dans l'appartement de M^{me} Ropy, qui habite en contrebas de la route.

— Je vais aller voir votre institutrice pour qu'elle m'aide, dit-elle tout haut.

Mais aussitôt, elle se ravise. Elle n'ose pas, elle a trop honte. Peut-être songe-t-elle aux conséquences de ce geste ? Pour moi, c'en est trop ! Je suis folle de rage. Je voyais là l'occasion de mettre fin à tout ce malheur. Alors, nous attendons tous dehors que Louis s'endorme pour que chacun puisse aller se coucher.

Mais que se passe-t-il dans la tête de Louis ? Pourquoi est-il torturé ? Pourquoi agit-il ainsi ? Nous ne nous

plaignons pas, au contraire, nous nous murons dans le silence et ressemblons peu à peu aux signes de la sagesse qui entendent, voient, mais ne disent jamais rien.

Les jours se suivent et cette vie reste suspendue à la violence d'un homme qui contrôle tout. Les insultes glauques à notre rencontre deviennent quasiment journalières, Louis nous traite, nous ses enfants, de *crevards*. Nous avons tellement peur de lui, mes sœurs aînées et moi, que nous nous cachons comme des bêtes apeurées dès que nous voyons sa silhouette pointer au bout de la rue et prendre la direction de notre maison. Je n'aime pas son petit sourire lubrique, sa démarche, sa dégaine avec le bas de son pantalon glissé à l'intérieur de ses bottes de crêpe et ses mains fourrées dans les poches de ses culottes.

Je suis toute jeune, mais déjà je hais tout ce qui émane de cet homme. Très tôt, mes sœurs aînées et moi avons compris que sa méchanceté était sans limite. Louis n'a qu'une pensée : faire le mal !

Et pas un geste de douceur ou de mots rassurants de la part de notre mère pour nous consoler : Hélène est comme invisible. Elle tient sa maison rangée et fait en sorte que sa famille ait toujours des vêtements propres à se mettre sur le dos, de la nourriture dans l'assiette, mais son esprit est ailleurs. Ce faisant, insidieusement, la culpabilité prend sa place en nous. Hélène, qui maudit sa vie et qui, de surcroît, ne parvient pas à sortir des serres de Louis, a cette phrase lancinante :

— Je voudrais être crevée !

Entendre ces paroles effroyables, nous qui sommes ses enfants et vivons dans l'insécurité, nous empêche encore un peu plus de nous construire normalement. Nous sommes pris au piège de cette cellule familiale destructrice.

*

Il va faire une belle journée d'été, Hélène souhaite aller à la plage. Elle demande à Louis de nous déposer sur le front de mer avant qu'il ne parte au travail. Nous grimpons tous dans l'ID beige. Quand le véhicule a parcouru une dizaine de kilomètres, Louis stoppe l'auto, ma mère, mes sœurs, mon frère et moi descendons du véhicule, et nous partons nous installer face à la mer. Nous passons la matinée à faire des pâtés de sable sur la plage, puis vient l'heure de se restaurer.

Hélène a prévu le pique-nique, elle a emporté une bouteille de limonade. Je n'arrive pas à boire correctement à la bouteille, Hélène me réprimande sévèrement. J'essaie de faire de mon mieux, mais je n'y arrive pas. Elle a des gestes brusques à mon égard, et elle plante ses deux yeux bleus perçants et glacials dans les miens. Alors je décide de ne plus me désaltérer, et je me mets en retrait pour la fin de la journée. Je suis encore trop petite pour comprendre qu'elle ne ressent pas d'affection pour moi, mais déjà, le mal-être s'installe en moi.

L'école est finie, le mois de juillet 1971 s'annonce sous une chaleur douce et une brise légère qui vous caresse le

visage. Mais à la maison, c'est à nouveau l'orage. Louis continue à nous faire vivre l'enfer. Encore des coups pour ma mère et des bleus à l'âme pour nous tous, Hélène n'en peut plus. Elle part se réfugier avec nous cinq chez son frère Jean et sa femme, Clémentine, qui habitent à une quinzaine de kilomètres de notre demeure.

Mais au bout d'une semaine, notre oncle fait savoir à sa sœur que nous ne pouvons plus rester : un adulte et cinq enfants sont une charge trop lourde pour un foyer qui doit lui aussi faire face à la vie, avec ses deux enfants. Alors notre père vient nous récupérer au volant de l'ID beige, et nous retournons dans notre triste vie.

Nos parents décident de faire construire. Ils achètent un terrain à la sortie du village. Mon père est maçon de métier et doué de ses mains, c'est lui qui assure les travaux. Ses copains viennent lui donner un coup de main de temps en temps. Je vais peu de fois sur le chantier, mais déjà, je développe un intérêt pour cet univers, je regarde les pieds-droits en essayant de comprendre comment ça fonctionne.

Au printemps, nos parents préparent le potager sur la parcelle qui se trouve à deux kilomètres de chez nous. Aux beaux jours, Abigail se lève au petit matin et part avec ma mère ramasser les cives, les pommes de terre et tout ce que l'on peut trouver dans un potager.

Le week-end, quand il fait beau, nous allons sur le terrain. Je me promène avec mes sœurs sur les petits chemins aux alentours, nous nous projetons déjà dans cette nouvelle maison. Ma mère achète régulièrement à M. Augier, le

colporteur, des parures de draps entourées de grands rubans en satin rouge. Elle range le tout dans l'armoire de sa chambre à coucher.

— Ce sera pour la maison neuve ! dit-elle.

*

C'est à nouveau un jour empreint de violence. Nous sommes en milieu de journée, mes sœurs et moi venons d'entendre des éclats de voix. Inquiètes, nous allons retrouver notre mère dans sa chambre. Louis vient de frapper Hélène à la tête avec un nerf de bœuf. Nous nous avançons et nous postons autour du lit, terrorisées. Mais nous restons silencieuses. Notre mère est allongée sur le matelas, inanimée. Louis se tient debout à la tête du lit, il regarde Hélène pour vérifier si elle bouge. Vu l'expression du visage de notre géniteur, nous nous demandons si elle est encore en vie.

Au bout de quelques minutes, elle revient à elle, je suis soulagée ! En relevant la tête, mon regard se porte sur l'objet que vient de déposer Louis dans l'angle du mur de la chambre. C'est la première fois que je vois un nerf de bœuf. Ce jour-là, je comprends que cette trique torsadée et fabriquée à l'aide de nerfs de bovins a le pouvoir de tuer. Autant de violences physiques et psychologiques pour Hélène, et de nouveaux bleus à l'âme pour nous.

Louis est de plus en plus vil, il rabaisse ma mère en lui disant qu'elle est la dernière des dernières, les coups à son encontre continuent de pleuvoir. Notre quotidien est

empreint de la méchanceté et de la brutalité de Louis. Notre vie devient épouvantable. Pourquoi Hélène est-elle si soumise ? Qu'attend-elle pour prendre la décision de nous mettre tous à l'abri ?

Notre père est, aussi, un homme étrange. Quand il passe à pied dans le village, il se tient droit, avec fierté. Les gens du bourg le surnomment « l'Empereur. »

*

Le printemps 1972 fait son apparition avec son cortège de fleurs : les primevères jaune pâle qui tapissent les champs et les bordures des routes, les pâquerettes avec leurs jolis pétales blancs légèrement rosés sur les bords, les fleurs de pommier délicatement accrochées aux branches des arbres fruitiers. Mais à la maison, c'est à nouveau la fureur. Que se passe-t-il ? Rien de particulier, Louis est encore pris d'une colère explosive. Il se saisit de tous les vêtements d'Hélène, sort tout le mobilier et fait un grand feu dans le jardin du bas, afin de tout réduire en cendres. Tout le monde se tient à l'écart, toute la famille est paralysée de peur.

Le lendemain, réalisant ce qu'il a fait, il demande pardon à ma mère. Il lui dit qu'ils vont aller en ville pour lui racheter des vêtements. Elle n'a d'autre option que d'accepter sans rien dire, au risque de relancer la machine de son impulsivité. Il rachète à Hélène la même robe qu'elle aimait tant, mais dans une autre couleur, ainsi que d'autres habits. Il en profite également pour racheter du mobilier.

Quinze jours après ce drame, il recommence. Il prend les habits neufs qu'il avait achetés, sort les nouveaux meubles et fait un grand feu qui, à nouveau, ravage le peu qu'elle possède.

Hélène n'en peut plus de cette vie, elle veut s'échapper. Oui, elle va le faire. Elle échafaude un plan dans sa tête, mais il ne faut pas que je sois là quand elle le mettra à exécution. Elle sait que je suis la plus vive de ses filles et que je ne la laisserai pas partir aussi facilement. Hélène sait que je hurlerai de peur à l'idée de rester avec ce père qui me terrorise.

*

Il est arrivé, l'été 1972 ! La chanson de Mike Brant, *Qui saura*, tourne en boucle sur les électrophones et dans les mange-disques. Il fait beau. Le père d'Odette, une de nos amies, décide d'aller à la pêche à pied et demande à sa fille si Annabelle et moi aimerions les accompagner. Notre copine, qui habite à moins d'un kilomètre de notre demeure, se rend chez nous puis, après avoir toqué à la porte d'entrée, elle demande à Hélène :

— Est-ce qu'Annabelle et Arielle peuvent venir avec mon père et moi à la pêche à pied, demain ?

Ma mère s'empresse de dire qu'elle est d'accord. À cet instant, elle saisit l'occasion qui se présente à elle, c'est le bon moment, elle va pouvoir enfin quitter cette maison de malheur.

La mer est à sept kilomètres de chez nous. Nous acceptons volontiers la proposition d'Odette, qui passe nous

chercher le lendemain avec son père vers sept heures du matin, car il y a un peu de marche à faire. Je suis fière de partir comme une grande, avec aux pieds des tongs surmontées de grosses marguerites (la grande mode, dans les années 1970) et à la main un panier dans lequel notre mère a placé des sandwiches au jambon de Paris, de la trappe (un fromage normand fabriqué par des moines), une bouteille de limonade et des cerises. J'aime tant marcher dans la campagne normande ! Sur les bas-côtés de la route, les boutons-d'or sont en fleurs, les papillons de toutes les couleurs virevoltent.

Nous passons cette belle journée à chercher des crabes, des étoiles de mer et un tas d'autres petites bêtes avec lesquelles nous faisons connaissance dans l'estran, cette bande de terre découverte à marée basse. À l'heure du repas, nous pique-niquons tous les quatre dans les dunes. Ensuite, le père de notre amie continue sa pêche, il ramasse des chapeaux chinois sur les rochers, gratte le sable avec une griffe afin de faire remonter des coques, puis met le tout dans sa musette en osier, en prenant soin de recouvrir sa pêche d'algues afin de la garder au frais. Le soleil commence doucement à descendre dans le ciel, il est temps de rentrer.

— Nous avons de la marche à faire ! De plus, l'air marin, ça fatigue ! dit le père d'Odette.

L'après-midi touche à sa fin quand nous arrivons à hauteur de chez nous. Lorsque nous franchissons le seuil de la porte d'entrée de notre maison, la sœur de mon père est là. Que se passe-t-il ? Au fond de moi, je sais déjà. Mais la réalité n'est pas possible à accepter.

— Ta mère est partie ! lance Louis à Annabelle.

Quand j’entends ces mots prononcés par mon géniteur, mon cerveau est en état de choc. La sensation irréaliste d’abandon est tellement violente que je sens la souffrance se distiller dans tout mon corps. Je réalise immédiatement que ma mère a profité de mon absence pour prendre la fuite.

Il me faudra atteindre l’âge de trente-six ans pour me souvenir de l’âge que j’avais ce jour-là. La spécialiste que je consulterai m’expliquera qu’un tel barrage est lié à un choc psychologique : je n’avais pas admis que ma mère m’avait abandonnée, mon cerveau avait fait un blocage. Au moment de ce choc, je n’avais alors pas encore dix ans. J’apprendrai plus tard par ma sœur Lison que ma mère l’avait envoyée trouver l’épicier et lui demander s’il accepterait de la conduire en voiture jusqu’à la grande ville. Jean-Marc avait répondu par l’affirmative. Et au risque de subir des représailles de la part de Louis, il avait récupéré Hélène sur le chemin devant notre demeure. Au moment où notre mère s’était apprêtée à entrer dans le véhicule du marchand, sans avoir pris aucun bagage, elle s’était retournée pour regarder Lison, puis elle lui avait dit ces seuls mots :

— Je m’en vais !

Lison avait alors compris qu’elle ne reviendrait pas.